Journal des Voyages

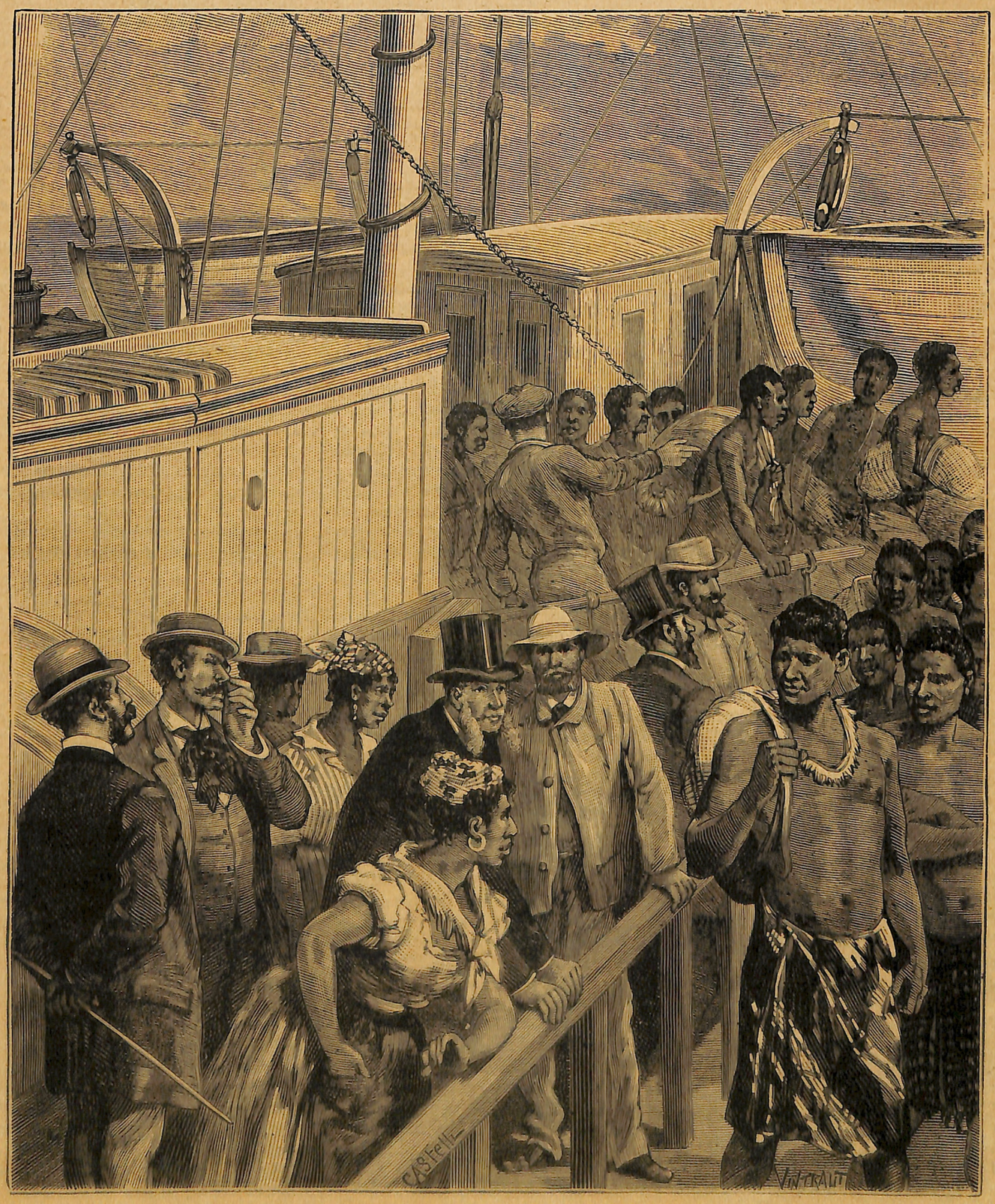
ET DES AVENTURES DE TERRE ET DE MER

N° 563. — Prix : 15 centimes. — JOURNAL HEBDOMADAIRE — Bureaux : 7, rue du Croissant.

Abonnements. — Paris, 8 fr. — Départements, 10 fr. — Etranger, 12 fr. — Dimanche 22 Avril 1888.

Texte. — L'immigration africaine et indienne dans les colonies. — Le Coureur des jungles (suite). — Actualités géographiques : Le Nécrologue africain : Jean de Brazza. — La Pérouse, son expédition, sa mort (suite). — Les Parias de l'Océan (suite). — L'hôpital de Greenwich. — A travers le monde : La ville de Damas. — Chronique des voyages et de la géographie.

Illustrations. — L'immigration indienne : Chaque jour arrivaient de grands convois d'engagés. — Le Coureur des jungles : Barnett et Barbasson faisaient irruption... armés jusqu'aux dents. — Pensionnaires de l'hôpital de Greenwich ; Le grand télescope équatorial à l'observatoire de Greenwich. — Les Parias de l'Océan : Il saisit la gaffe. — A travers le monde : Vue générale de Damas.



L'immigration indienne. — Chaque jour arrivaient de grands convois d'engagés. (Page 258, col. 3.)

(34)
RE-2009.01.569

PRIME EXCEPTIONNELLE

OFFERTE AUX LECTEURS DU

JOURNAL DES VOYAGES

Le JOURNAL DES VOYAGES offre en prime, au prix réduit de 20 francs, prise dans ses bureaux, et de 22 francs, rendue franco à domicile, la collection d'un très attachant recueil de relations et d'aventures de voyages composée de 6 volumes de grand format et portant pour titre :

LE MONDE PITTORESQUE

Ces 6 volumes sont illustrés, comme le JOURNAL DES VOYAGES, d'un nombre considérable de grandes et dramatiques gravures sur bois des plus habiles dessinateurs du jour.

Le nombre des collecions du MONDE PITTORESQUE étant fort restreint, les leceurs du JOURNAL DES VOYAGES sont invités à faire leurs commandes le plus tôt possible (Écrire à l'éditeur du JOURNAL DES VOYAGES, 7, rue du Croissant, à Paris).

L'IMMIGRATION AFRICAINE ET INDIENNE

DANS LES COLONIES

Les épidémies de suicide par pendaisons dans les villages indiens des habitations de l'Ile de la Réunion.

Le fameux décret du 27 avril 1848, proclamant l'abolition de l'esclavage dans toutes les colonies et possessions françaises, éclata comme un coup de foudre sur la société coloniale surprise à l'improviste et ébranlée jusque dans ses fondements par ce véritable coup d'État politique et social, devant lequel — si légitime qu'il fût — la Monarchie avait toujours reculé; elle se laissa affoler par la terreur des représailles sanglantes et de la ruine, par ses colères et par ses haines aveugles; livrée à tous les vents des passions humaines, elle tournoya sur elle-même comme un navire sans gouvernail sous les efforts de la tempête et de l'Océan furieux et faillit sombrer.

La République de 1848 était sortie brusquement — trop brusquement peut-être — de cette voie d'ajournement indéfini qu'avaient adoptée les gouvernements précédents dans cette grave question de l'abolition de l'esclavage. Déjà, en 1818, au Congrès d'Aix-la-Chapelle où la *Sainte Alliance* abrégea la durée de l'occupation de notre territoire, les principales puissances de l'Europe avaient solennellement condamné, à la voix de *Clarkson* l'infâme trafic de chair humaine, connu sous le nom de *traite des Noirs;* en 1834, le Parlement anglais avait aboli l'esclavage dans toutes les possessions britanniques.

Cet exemple aurait dû entraîner la France qui s'était laissée devancer par l'Angleterre dans cette sainte croisade; son gouvernement hésita et toutes les mesures timorées, incomplètes et pour la plupart impuissantes qui furent successivement prises sous la pression des abolitionistes français montrent l'irrésolution et les préoccupations inquiètes du pouvoir. On aurait dit que le souvenir des effroyables désastres de Saint-Domingue à l'aurore de la première Révolution hantait les esprits et paralysait tous les sentiments d'humanité et même de charité chrétienne.

La révolution de Février osa faire ce qui avait effrayé la Monarchie de Juillet; sans s'émouvoir des conséquences fort graves mais inévitables qui pouvaient en résulter, elle arracha des flancs de la France cette plaie hideuse, ce triste legs de toutes les civilisations antérieures, l'esclavage.

Ainsi qu'Alexandre à Gordium, le gouvernement provisoire, au lieu de le dénouer, trancha le nœud inextricable avec l'épée de la Justice et au nom de l'Humanité. C'est sous l'inspiration des sentiments les plus nobles et les plus élevés, et dans un magnifique élan de cœur et de fraternité, que fut rendu le décret du 27 avril. Au risque d'entraîner des catastrophes sanglantes et des désastres peut-être irrémédiables, l'émancipation des esclaves devait être immédiate et absolue.

L'application de cette mesure provoqua dans toutes les colonies une crise des plus redoutables. Ce brusque bouleversement social jeta les populations coloniales dans un désarroi indescriptible et toutes les sources vives du pays faillirent être englouties un moment sous les ruines amoncelées. Il y eut des résistances, des révoltes, des représailles et du sang versé. Ce changement, le plus grand et le plus radical qu'il ait jamais été donné aux sociétés humaines de subir, ne pouvait jamais s'opérer sans commotions violentes.

Les blancs ou les propriétaires du sol, revenus de leur première stupeur, furent bientôt rassurés sur les conséquences de cette redoutable transformation; ils virent dans le rétablissement de l'ordre un instant troublé la sécurité de leurs personnes et le respect de la propriété. Ils acceptèrent dès lors avec résignation l'abolition de l'esclavage, dont ils n'auraient pas subi les terribles contre-coups, en prêtant leur concours à cette grande et humanitaire révolution; ils travaillèrent à la reconstitution de leurs fortunes ébranlées; ils étaient encore les maîtres de l'avenir et la consécration du temps devait les remettre en possession de la plupart de leurs anciens privilèges.

Les propriétaires avaient à assurer l'exploitation régulière du sol et le travail des sucreries. La population blanche dépossédée n'entendait plus occuper l'esclave en supportant comme par le passé les charges de la famille, des enfants, des infirmes et des vieillards. On eut recours à un nouveau système : les travailleurs furent demandés à l'émigration africaine. Les habitations reçurent les unes après les autres une population de célibataires qui chassa devant elle l'ancien esclave et sa famille. Ces jeunes nègres, dans la force de l'âge, venaient de la côte d'Afrique ou des grandes îles avec un engagement, non résiliable, d'une durée de dix années au plus.

Le mouvement d'immigration qui eut lieu à l'île de la Réunion, sous l'influence de ces circonstances, fut vraiment incroyable. Tous les navires qui venaient d'Europe étaient affrétés et expédiés à Madagascar ou sur la grande terre africaine; ils en revenaient avec un grand convoi d'engagés; tous les mois, il arrivait sur les rades de Saint-Denis, de Saint-Paul ou de Saint-Pierre plusieurs navires chargés de ces convois. Les engagés, parqués dans de vastes enclos disposés pour les recevoir, étaient vendus de gré à gré ou à l'enchère, jusqu'au prix de six à sept cents francs. Ils étaient bientôt enlevés et les armateurs qui se livraient à ce commerce s'enrichissaient encore plus vite.

Ce commerce d'immigrants qui laissait de si gros bénéfices ne pouvait durer longtemps; il fut entaché dès l'origine de tous les vices et de toutes les cruautés de l'ancienne *traite des noirs*. Celle-ci, on peut le dire, était ressuscitée sous un autre nom; elle refleurissait avec l'immigration.

Les assises de Saint-Denis, dans chacune de leurs sessions annuelles, avaient toujours à juger quelque abominable affaire d'immigrants. Les officiers et quelquefois tout l'équipage d'un navire se trouvaient enveloppés dans une même accusation et avaient à répondre du crime de piraterie. On n'était malheureusement que trop souvent forcé de reculer devant la sévérité du châtiment. Le gouvernement colonial, malgré sa surveillance et la justice malgré ses arrêts, en étaient réduits à confesser leur impuissance contre ce nouveau genre de traite déguisée, lorsque la France et l'Angleterre, émues de la fréquence de ces épouvantables drames maritimes, passèrent en 1857 une convention qui ouvrit l'Inde aux colonies françaises.

Par suite de ce nouveau mode de recrutement qui fonctionne régulièrement depuis des années, sous la surveillance des deux nations intéressées, la majeure partie de la population de l'île de la Réunion se trouve aujourd'hui composée par des Indiens.

Les noirs de la colonie se trouvent noyés et finiront par disparaître, comme à l'île Maurice, sous cette invasion de cent cin-

quante à deux cent mille coolies qui arrivent des différentes parties de l'Inde pour se renouveler au fur à mesure des extinctions sur place et des retours dans la grande patrie.

L'Indien s'il est moins fort et moins moins vigoureux que le nègre et le Malgache, offre plus de résistance à la fatigue et à la maladie; il est vrai que son corps frêle et délicat s'use bientôt dans le rude labeur à la pioche sous un soleil brûlant; la vieillesse prend l'homme de quarante ans au passage; mais qu'importe au sucrier! depuis longtemps déjà, il n'est plus sur l'habitation.

Ces *Banians* et *Soudras* sont répandus dans toute l'île; tous ces jeunes hommes sont attachés dans les villes au service domestique, sur les plantations sucrières à la culture de la canne à sucre et aux divers travaux de l'usine.

Les Indiens qui ne se font pas *rapatrier* s'adonnent au jardinage et alimentent les bazars de légumes; dans presque tous les quartiers (communes) ils partagent encore avec les Chinois le monopole du petit commerce.

J'ai vécu et grandi au milieu de toute cette population indienne; il m'arrivait souvent, alors que j'étais à l'*Hermitage* (c'était le nom de l'habitation de mon grand-père) pendant mes vacances, de parcourir le camp des Indiens, d'assister à la préparation de leurs repas et quelquefois même de le partager, de les observer dans leurs mœurs et dans leurs coutumes. J'entendais leur langue et je me plaisais à les interroger sur leur pays. J'ai toujours remarqué une très grande différence entre l'Indien des villes et l'Indien des habitations.

Dans cette vie bruyante et mouvementée des cités populeuses, dans cette existence pleine de distractions, d'inégalités et d'imprévus de tous genres, celui-là s'épanouit et se montre avec les qualités et les vices propres au génie de sa race. Sa physionomie intelligente et mobile reflète ces impressions qu'il traduit par une volubilité de paroles et de gestes incroyable; il est alerte, souple, adroit, capable de toutes les insolences et de toutes les flatteries; ami du plaisir et du bruit, il aime à se couvrir de bijoux et d'étoffes aux vives couleurs. Il a oublié l'Inde; il prend la langue et les mœurs de ses maîtres.

L'Indien des habitations est loin de montrer cette vie exubérante. Il est presque toujours triste et silencieux; son visage d'ébène, impassible dans son immobilité musculaire, est empreint d'une expression de tristesse indéfinissable; toute sa personne, son allure, son travail et ses moindres actes semblent trahir le profond ennui ou l'immense regret qui le possède. Lorsque chaque jour, la cloche de l'habitation sonne le réveil ou le retour du travail, on peut observer ces bandes de quatre à cinq cents Indiens, partagées entre vingt ou trente commandeurs, qui partent ou arrivent dans toutes les directions.

Tous ces hommes la pioche, sur l'épaule, défilent les uns à la suite des autres dans un monotone silence et avec une indifférence pleine de tristesse. On dirait le défilé d'un cortège funèbre plutôt que le retour d'une troupe de travailleurs joyeux de goûter le repos après leur tâche remplie. Tels vous les retrouverez au milieu des terres creusant leurs cent vingt ou cent cinquante trous de cannes suivant la nature du sol, sous l'œil vigilant et sous le fouet d'un commandeur. Ils sont les mêmes, lorsque le dimanche réunis autour du magasin des vivres, ils reçoivent, pour leur semaine, leurs dix pintes de riz et leur livre de morue sèche. Lorsqu'ils ont ainsi travaillé tout le mois avec cette sorte d'obéissance passive, ils sont convoqués pour toucher leur salaire qui varie depuis sept francs cinquante centimes jusqu'à dix-huit et vingt francs au plus.

L'assemblée qui se tient ce jour-là autour de la maison du maître est quelque peu animée; le camp sortira de son silence habituel et des chants bruyants, sous le souffle de l'ivresse, monteront lourdement dans les airs.

C'est que cet Indien des habitations conserve sa langue, sa religion et ses coutumes. C'est un exilé dont l'œil ne voit plus, dont l'oreille n'entend pas, il vit par le cœur où il a enfermé ses souvenirs, ses regrets et ses espérances. Que lui importent toutes les richesses et toutes les merveilles que la nature offre de tous côtés à son regard sur cette terre d'exil? Cette ligne de bois couronnés de palmiers qui courent sur les crêtes des montagnes, ne lui rendent pas ses forêts sans fin et qui ne sont pas sans voix; il n'entend plus le rugissement des tigres, des lions et des rhinocéros; il ne voit plus l'éléphant coucher les arbres par terre dans sa course. Et dans les plaines et sur les collines, toujours le monotone champ de cannes qui lui rappelle son exil, son dur labeur et la perte de sa liberté. Ces torrents au lit desséché, ces rivières dont l'eau bouillonne au-dessus des rochers, peuvent-ils lui rappeler le Gange et son cours majestueux? Il ne peut plus purifier son corps dans les eaux du fleuve sacré qui ne recevra pas son cadavre.

Mais il espère en Brahma...

LÉON DE SAINT-JAMES.

(*a suivre.*)

CHANGEMENT D'ADRESSE

Chaque demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et de CINQUANTE CENTIMES en timbres-poste pour frais de réimpression.

Les abonnés de Paris qui vont en province ont à payer un supplément de DEUX CENTIMES par exemplaire qu'ils désirent recevoir à leur nouvelle adresse.

LE COUREUR DES JUNGLES[1]

TROISIÈME PARTIE

LES CHARMEURS DE PANTHÈRES

LES CAVERNES DE NOUHOURMOOR

CHAPITRE IV

(Suite).

Mais il ne resta pas longtemps livré à lui-même. Réveillé par les trépidations de l'hélice, Narindra se leva et, apercevant le Serdar, vint se placer à ses côtés.

— Le sommeil ne veut pas de moi encore, dit-il à ce dernier d'une voix douce et mélodieuse qui frappait tous ceux qui l'entendaient pour la première fois.

— Je ne t'ai pas remercié comme tu le méritais, lui répondit le Serdar, car c'est à toi que je dois les plus grandes joies que j'aie éprouvées depuis mon arrivée dans ce pays.

— Je regrette alors de venir les troubler, continua le Mahratte, car j'ai de bien grosses nouvelles à faire connaître à mon ami.

— Parle!... je m'attends à tout; après la joie, la tristesse; après le bonheur les déceptions amères : c'est le lot de toute créature humaine et le mien en particulier, plus qu'à tout autre encore, mon ami.

— Les nouvelles que j'apporte seront heureuses ou néfastes, selon le parti que vous prendrez, Serdar. Le gouvernement anglais vient de décréter une amnistie générale, comprenant tous les individus compromis dans la dernière insurrection; il s'engage également à respecter la vie de Nana-Sahib, et à lui faire une pension conforme à son rang. Il sera, en un mot, traité comme tous les autres princes dépossédés; mais tous ceux qui, dans le délai d'un mois à la suite de cette mesure, n'auront pas déposé les armes, seront traités comme des bandits de grand chemin, et pendus. L'occasion me paraît donc favorable pour mettre un terme à la vie que nous menons, car tôt ou tard...

— Oh! je connais les Anglais, interrompit le Serdar; ils font patte de velours, pour s'emparer de Nana-Sahib et l'attacher au char de triomphe de Havelock. Non! nous ne pouvons pas laisser traîner dans la boue le drapeau de l'indépendance, que l'on veut avilir aux yeux des Indiens!...

— Cependant, Serdar...

— Continue ton récit, nous verrons après quel est le parti que nous devons prendre.

— Les Anglais ont appris par un fait singulier que le Nana n'avait jamais quitté l'Inde.

— Et ce fait?...

1. Voir les n°s 539 à 562.

Journal des Voyages

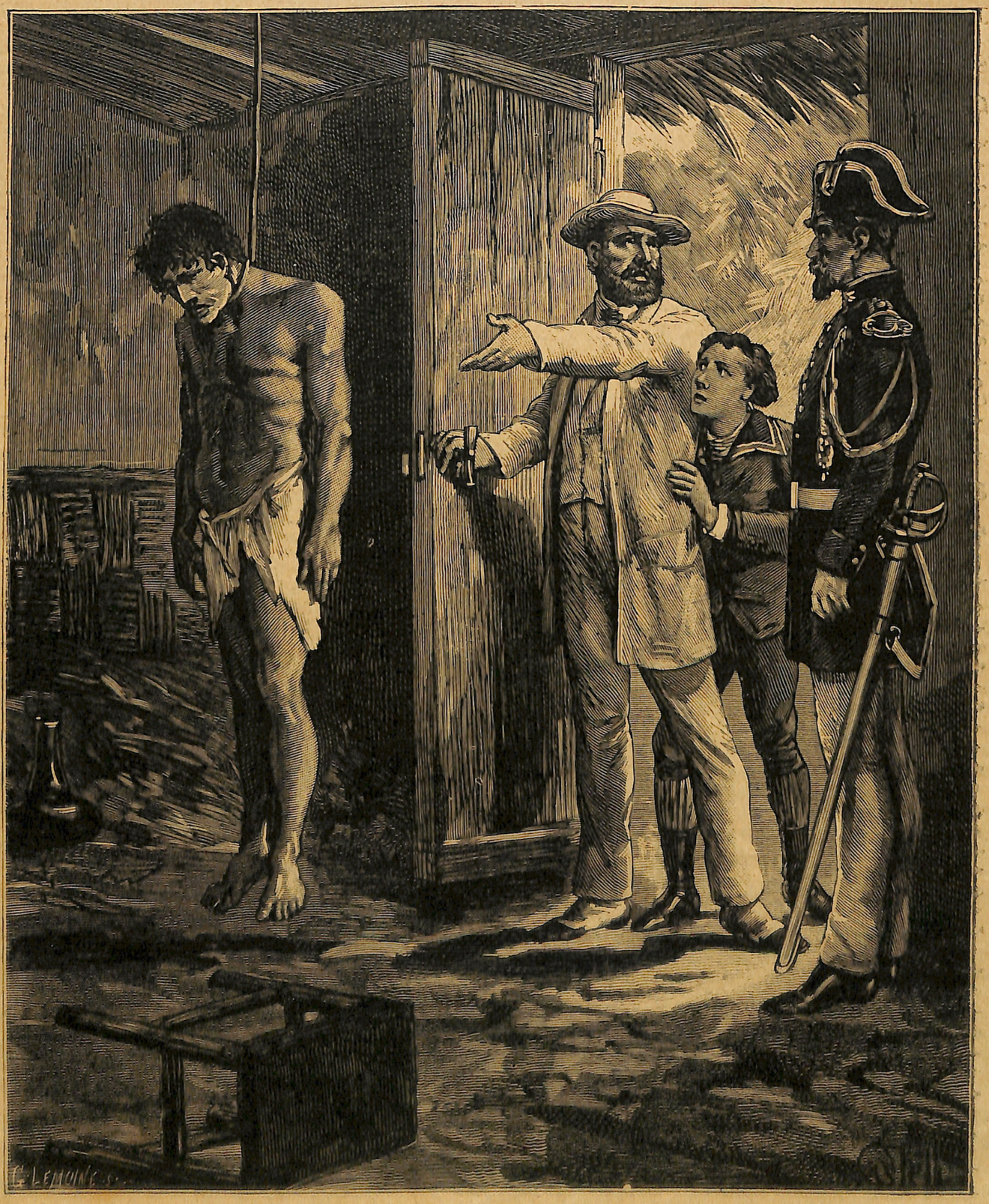
ET DES AVENTURES DE TERRE ET DE MER

N° 564. — Prix : 15 centimes. — JOURNAL HEBDOMADAIRE — Bureaux : 7, rue du Croissant.

Abonnements. — Paris, 8 fr. — Départements, 10 fr. — Etranger, 12 fr. — Dimanche 29 Avril 1888

Texte. — L'immigration africaine et indienne dans les colonies (suite et fin). — Le Coureur des jungles (suite). — Actualités géographiques : Une race disparue. — La Pérouse, son expédition, sa mort (suite). — Les Parias de l'Océan (suite). — A travers le monde : La ville de Nevers. — Chronique des voyages et de la géographie.

Illustrations. — L'immigration indienne : Le gendarme constata le décès. — Le Coureur des jungles : Il le regarda bien en face ; Les panthères accablèrent leur maître de caresses. — Les Drames de la mer : Après des efforts surhumains elles parvinrent à les rejoindre. — Les Parias de l'Océan : Multon, à cette lecture, parut atterré. — La cathédrale de Nevers



L'immigration indienne — **Le gendarme constata le décès.** (Page 274, col. 3.)

RE. 2009. 01. 570

PRIME EXCEPTIONNELLE

OFFERTE AUX LECTEURS DU

JOURNAL DES VOYAGES

Le JOURNAL DES VOYAGES offre en prime, au prix réduit de 20 francs, prise dans ses bureaux, et de 22 francs, rendue franco à domicile, la collection d'un très attachant recueil de relations et d'aventures de voyages composée de 6 volumes de grand format et portant pour titre :

LE MONDE PITTORESQUE

Ces 6 volumes sont illustrés, comme le JOURNAL DES VOYAGES, d'un nombre considérable de grandes et dramatiques gravures sur bois des plus habiles dessinateurs du jour.

Le nombre des collections du MONDE PITTORESQUE étant fort restreint, les lecteurs du JOURNAL DES VOYAGES sont invités à faire leurs commandes le plus tôt possible (Écrire à l'éditeur du JOURNAL DES VOYAGES, 7, rue du Croissant, à Paris).

L'IMMIGRATION AFRICAINE ET INDIENNE

DANS LES COLONIES

(Suite et fin [1].)

Il existe, au milieu de tous les camps indiens, un grand mât portant à son sommet une lanterne qui est allumée chaque soir. C'est au pied de ce mât élevé en l'honneur de Para-Brahma, que se passent toutes les cérémonies du culte des habitants du camp. Ceux-ci s'y réunissent à la tombée de la nuit et chantent d'une voix couverte et plaintive, les chants sacrés de l'Inde; il n'est pas rare encore de trouver quelque Indien, le dos appuyé contre la porte fermée de la case, composer des chants patriotiques, qu'il écrit en même temps à l'aide d'un sylet sur une feuille de pandanus. L'inspiration qui possède alors ces poètes, leur fait oublier le temps et le travail du lendemain; la lune s'est levée depuis longtemps et l'astre des nuits qui se promène dans le ciel en l'inondant de sa lumière blanche a changé le cours des inspirations du rapsode qui la chante jusqu'aux premières lueurs du jour.

Le camp des Indiens se trouve ordinairement à une portée de fusil du pavillon du régisseur; dissimulé dans un repli de terrain ou derrière un rideau de petits arbres, il est toujours bâti sur les bords de la rivière ou auprès d'une source. Les cases de ce village de célibataires, construites en torchis et couvertes en paille de vétiver, sont groupées un peu au hasard autour du mât de Brahma; un petit jardin de quelques mètres existe le plus souvent près de la case; l'Indien y cultive la tomate, le piment et l'aubergine. On ne laisse guère les femmes vivre dans le camp; les quelques rares ménages de l'habitation occupent des cases assez éloignées, ainsi que la plupart des commandeurs.

Les Indiens de la colonie exercent en toute liberté leur culte dont ils suivent les cérémonies avec une sorte de fanatisme. A partir de l'époque de ces fêtes qui sont célébrées sur place ou dans les communes voisines, il règne dans tous les camps une sorte de *revival* religieux; tous les esprits sont surexcités par le fanatisme; les souvenirs de l'Inde et les regrets de la patrie semblent dominer douloureusement cette population de travailleurs. Ils se relâchent dans leur travail et tombent dans une profonde tristesse. On peut alors traverser le camp, après la rentrée du travail; les habitants ont resserré leurs habitudes solitaires; toutes leurs portes sont closes; on ne rencontre personne; si ce n'étaient les quelques panaches de fumée blanche qui s'échappent des toits de vétiver, on croirait le village désert.

Ce silence de mort qui règne sur le camp est d'un bien mauvais présage; il flotte dans l'air, au-dessus de ces cases, quelque malheur pour l'habitation. Et ce malheur arrive souvent sans qu'on puisse le prévenir. L'Indien devance l'heure bénie de la fin de l'exil et du retour dans la grande patrie, il se pend. Son âme, courant sur les flots agités de l'Océan, sera portée dans les eaux tranquilles du fleuve sacré où la fleur du lotus la déposera sur les rives de la patrie où il habitera le corps de quelque animal. C'est ainsi que ce sectateur de Brahma qui croit à la métempsycose retourne dans l'Inde.

Ce suicide ne reste pas isolé; il est le signal attendu : le lendemain quatre Indiens manqueront à l'appel, le surlendemain, vingt ou trente. C'est l'épidémie du suicide par pendaison qui décime le village et menace de le dépeupler.

Mon grand-père, à la suite de plusieurs révoltes des Indiens de l'*Hermitage* contre des régisseurs créoles, avait confié ce poste à un Européen. Cet excellent homme, ancien militaire, était sévère, mais il avait proscrit le fouet des commandeurs qu'il surveillait de près; cette conduite lui concilia le respect et l'affection des travailleurs. C'était au mois d'octobre, et j'étais encore à l'habitation; le camp venait d'être agité par quelques grandes cérémonies religieuses; néanmoins les Indiens avaient repris le cours habituel du travail.

Un jour, le rapsode et prêtre du village manqua à l'appel du matin; le régisseur crut à une maladie et ne se rendit que quelques heures après à la case de l'Indien. Quelle ne fut point sa frayeur en le trouvant pendu derrière la porte! N'importe, il coupa la corde du pendu et crut à un simple accident.

Le lendemain cinq Indiens manquèrent à l'appel. Pendant qu'il distribuait le travail de la journée, cet intendant fut sous l'impression d'une vague inquiétude. Ses pressentiments ne devaient pas le tromper. Les cinq manquants s'étaient également suicidés et pendus dans l'intérieur de la case. Il prévint aussitôt le propriétaire et la gendarmerie du quartier Saint-André de ce nouveau et plus grand malheur.

Les gendarmes arrivèrent dans la soirée sur l'habitation; pendant qu'ils constataient les décès, les Indiens rentraient.

Le brigadier, après avoir longuement observé tous ces visages assombris, au masque d'ébène impassible, qui défilaient silencieusement sous ses yeux, dit au régisseur en s'éloignant du camp :

— Prenez garde, et veillez toute cette nuit. Je crois bien qu'elle sera très mauvaise pour vous. Les Indiens de l'Ermitage m'ont l'air décidé à faire le voyage de l'Inde, la corde au cou. L'épidémie est chez vous.

Mon grand-père arriva de Saint-Denis dans le milieu de la nuit et il trouva son régisseur sur pied. Celui-ci, sans comprendre les réflexions du vieux gendarme, ne s'était pas cependant couché; il avait fait des rondes continuelles dans le village où tout était tranquille. Les Indiens, avant de fermer leurs portes, s'étaient même livrés à de nombreuses allées et venues.

Le jour arrivait; les dernières étoiles pâlissaient devant la clarté envahissante du soleil qui allait sortir de l'Océan; lorsque les crêtes des Salazen commencèrent à se couvrir des couleurs aux teintes les plus variées, il était plus de cinq heures et la cloche du réveil n'avait pas sonné. Mon grand-père était au milieu du camp avec le régisseur; je les avais suivis. Je n'oublierai de ma vie l'horrible spectacle en présence duquel nous nous sommes trouvés. Nous allions de case en case en frappant à la porte de chaque Indien qui sortait à notre appel. Vingt cases étaient restées fermées et sans réponse. On ouvrit ces vingt portes et chacune de ces portes portait un pendu.

Plusieurs des corps étaient encore chauds; la mort ne devait pas remonter à plus d'une heure.

Toutes ces cases maudites étaient autour du mât du pavillon dont la lanterne brûlait encore. On aurait dit un immense cierge jetant sa flamme pâle et vacillante, en signe de veille, sur ces vingt cadavres.

Le régisseur était d'une pâleur mortelle et avait le corps secoué par des petits tremblements.

Malgré mon effroi, je regardai mon grand-père qui examinait tous les hommes du camp répandus tout à l'entour. Il était adoré comme maître de ses Indiens; ceux-

1. Voir le n° 563.

ci étaient silencieux et tenaient la tête baissée. Il leur dit tout à coup :

— Formez vos bandes et au travail.

Le camp obéit et nous restâmes tous trois au milieu de ce cercle de pendus.

Que la métempsycoce me parut alors chose horrible!

— Allons-nous en, dit au bout d'un instant mon grand-père. Nous sommes en pleine épidémie. Il faut conjurer au plus vite cet affreux malheur, si nous ne souhaitons pas la mort de ces fanatiques ni la ruine de l'Hermitage.

— Mais quel remède pouvez-vous apporter à cette maladie, comme vous dites? demanda le régisseur.

— Vous le verrez ce soir, mais montez aussitôt à cheval et courez prévenir la gendarmerie.

Vers les midi, le vieux brigadier se retrouvait sur l'habitation. Il ne s'était pas trompé dans ses prévisions.

— Vous voilà à votre tour, monsieur Simon, avec la maladie de la pendaison sur votre habitation, dit le sous-officier en saluant le maître de l'Hermitage. C'est le lendemain ordinaire de toutes ces fêtes religieuses. Il y a pourtant bientôt cinq ans que nous n'avions pas eu dans la contrée une pareille épidémie. Je croyais bien à sa disparition.

Dans le cours de la journée, les cadavres de ces malheureux furent transportés et mis sous clef dans une pièce attenant à l'hôpital de l'habitation. Le soir, lorsque la première bande de travailleurs fit son apparition sur la grande plate-forme de la maison principale, on vit un lourd et noir panache de fumée sortir du camp, et aussitôt après de nombreuses gerbes de flammes s'élancèrent de tous côtés. Les cases du village étaient en feu, et bientôt l'incendie fut général.

Une heure après, le camp ne formait plus qu'un vaste brasier au milieu duquel flambait le mât de Para-Brahma.

Les Indiens campèrent sur la plate-forme et réédifièrent, dès le lendemain, leur nouveau village sur un nouvel emplacement.

La métempsycose avait pris ses victimes. On n'avait plus à en redouter les ravages.

L'incendie du camp avait éteint l'épidémie de monomanie suicide et religieuse.

LÉON DE SAINT-JAMES.

CHANGEMENT D'ADRESSE

Chaque demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et de CINQUANTE CENTIMES en timbres-poste pour frais de réimpression.

LE COUREUR DES JUNGLES[1]

TROISIÈME PARTIE

LES CHARMEURS DE PANTHÈRES

LES CAVERNES DE NOUHOURMOOR

CHAPITRE V

(Suite)

Toute l'assistance était pétrifiée d'étonnement devant cette rapide évolution des faits, qui n'avait rien cependant que de très naturel. Il était logique, en effet, de penser que le Totah s'était trop pressé en suivant ses panthères affolées par les grondements de l'éléphant, et que Kichnaya ne se contenterait pas des renseignements incomplets qu'il lui apportait, connaissant surtout les adversaires qu'il avait à combattre; et, dans ce cas, le retour immédiat du Totah-Veddah était le plus sûr moyen d'éloigner tous les soupçons; le chef des Thugs devait hésiter d'autant moins à le renvoyer, qu'il ne courait personnellement aucun risque en cette affaire, et avait, au contraire, tout à gagner à sa réussite. Il ne pouvait même pas douter du succès en présence de la réception amicale faite à l'indigène, car il ignorait le changement que les révélations de Narindra avaient apporté à la situation. Il n'y avait dans tout ceci aucune coïncidence étrange; les faits s'associent entre eux et découlent les uns des autres comme les idées. Le Serdar et Barbasson avaient simplement raisonné avec la logique des événements.

Après un instant d'hésitation, le Serdar fit un signe à Samy, et ce dernier, s'élançant dans le couloir, fit pivoter le rocher sur lui-même, non sans une certaine émotion, partagée par tous les hôtes du Nouhourmoor.

Au même moment, le Totah-Veddah, car c'était lui, s'élançait dans l'intérieur, et venait en gambadant se rouler aux pieds du Serdar. Ses deux panthères, qui n'avaient pas osé le suivre, étaient restées au dehors, et Samy à tout hasard avait refermé l'ouverture; il ne fallait pas, le cas échéant, que les deux félins pussent venir au secours de leur maître.

D'un signe imperceptible, le Serdar avait fait comprendre à ses amis l'importance qu'il y avait à lui laisser la direction de l'entretien.

— Eh bien! mon brave Ouri, te voilà donc revenu? dit-il à l'indigène en le caressant doucement de la main, comme il faisait la veille.

Et à dessein il se servait de l'idiome Kanara dans lequel Narindra l'avait entendu s'adresser à ses animaux.

— Ouri! ouri! répétait le faux Totah d'un air d'innocence si bien joué, que chacun ne put s'empêcher d'admirer la perfection avec laquelle il remplissait son rôle.

1. Voir les nos 539 à 563.

— Méchant, continua le Serdar, qu'avait quitté ses amis ainsi sans les prévenir! Est-ce que la cuisine de notre ami Barnett n'aurait pas été de ton goût, par hasard? il s'était cependant surpassé hier soir.

— Ouri! ouri! ouri! répondit de nouveau le fakir avec une indifférence de brute.

Le Serdar se dit qu'ils pourraient continuer longtemps ainsi tous les deux, sans être beaucoup plus avancés; il sentait le sang lui bouillonner dans les veines et se tenait à quatre pour ne pas lui dire brusquement son fait. D'un autre côté, il aurait bien voulu surprendre sur la figure du rusé coquin une contraction, un mouvement si léger qu'il fût, qui vinssent lui démontrer qu'il ne se trompait pas. Sans doute, les paroles entendues par Narindra constituaient la plus accablante des preuves, mais il y avait tant de naturel, de bonne foi apparente dans cet être chétif, dont l'ensemble des traits respirait la naïveté et la joie d'avoir retrouvé son ami de veille, qu'il se demandait par moment si Narindra n'avait pas été le jouet d'une illusion.

Il se résolut à faire une dernière tentative avant d'user de moyens coercitifs, en qui il n'avait qu'une médiocre confiance. La crainte n'a que fort peu de prise sur ces fakirs, habitués à se faire un jeu de la douleur physique et des privations, et il n'y a pas d'exemple qu'on ait jamais rien obtenu d'un de ces hommes quand il avait fait le serment de se taire.

Le meilleur moyen était d'essayer de le surprendre, d'obtenir un indice si léger qu'il fût, puis d'agir sur son esprit à l'aide d'un de ces préjugés de caste ou de religion, qui exercent sur les Indous un empire souverain.

C'est à ce parti que le Serdar s'arrêta, quitte, en cas d'insuccès, à mettre par la séquestration le faux Totah dans l'impossibilité de nuire.

Sans avoir l'air de le fixer avec trop d'attention, pour ne pas exciter ses soupçons, mais ne perdant pas de vue son visage, il continua à lui parler d'un ton amical.

— Tu as bien fait de revenir, pauvre être abandonné, lui dit-il; tu ne manqueras de rien près de nous, ainsi que les deux bêtes que tu affectionnes...

Alors, le regardant bien en face, il lui lança, rapide comme un trait, la phrase que Narindra avait entendue :

— Allons, la paix, Norah! la paix, Sita! Hâtons-nous, nous avons gagné une bonne journée, ce soir!

Quelque bien préparé qu'il fût à soutenir son rôle, le coup était trop violent et trop imprévu surtout, pour que le faux Totah le reçût avec son indifférence habituelle. Son œil pétilla sous un involontaire froncement de sourcil, et il regarda rapidement le couloir par où il était entré, comme s'il eût voulu calculer les chances qui lui restaient de s'enfuir. Mais ce ne fut qu'un éclair; aucun mouvement ne